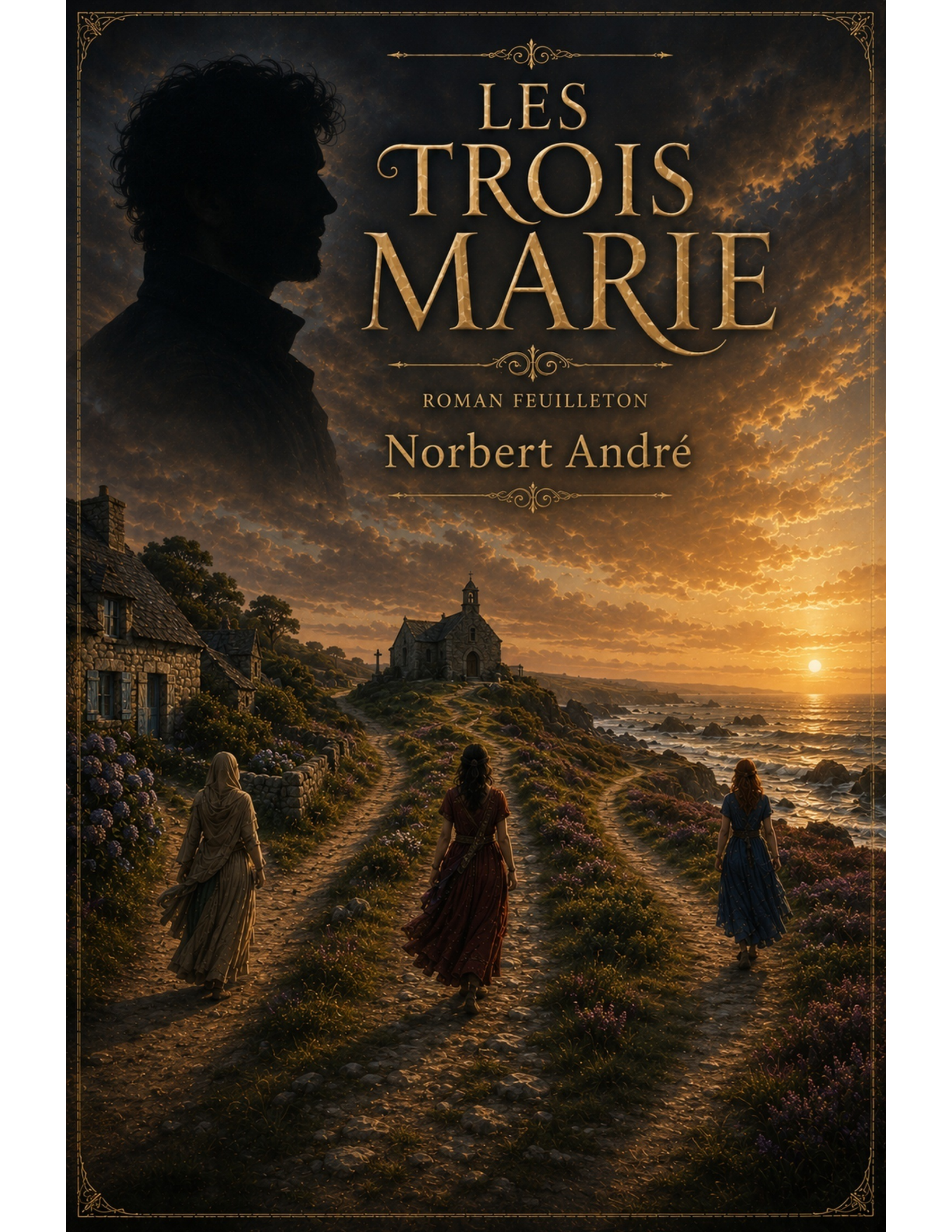




LES TROIS MARIE

ROMAN FEUILLETON

Norbert André

Norbert ANDRE

Les Trois Marie

Roman feuilleton

© Norbert ANDRE, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0921-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Les Vies de Brest, Spézet, Coop Breizh, 2024.

LISTE DES PERSONNAGES PRINCIPAUX

Par ordre d'apparition

- Catherine Le Scour : mère de Jean-Alain
- Jean-Alain Le Scour : garçon de ferme, contrebandier, teinturier
- Marie-Françoise Kervella : paysanne à Plougastel
- Donatien Traisnel : ancien chirurgien de marine, contrebandier
- Mary Mullan : orpheline londonienne
- Gideon Stiles : ancien directeur de *workhouse* à Londres
- Maggie Stiles : son épouse
- Nettie Beale : hôtesse de maison close
- Caroline : actrice, sa fille
- Clément Houeix : apothicaire à Paris
- Tom : ancien esclave, teinturier
- Marie Chartier : chanteuse de cabaret

PROLOGUE

Brest, février 1889.

Debout devant la toute nouvelle concession acquise par ma mère, je regardais les noms inscrits sur les tombes voisines. Pourtant que m'importait de connaître l'identité de ceux qui reposaient auprès de lui, ici, sur les hauteurs du cimetière de Recouvrance. En souriant, je l'entendis me souffler malicieusement : « Tu vois, Aurélien, de là, j'ai une vue sur mer pour l'éternité. » Car si j'avais quitté précipitamment mon poste de chirurgien à l'hôpital militaire de Saint Mandrier, c'était bien pour rendre un dernier hommage à mon grand-père, Jean-Alain Le Scour. Emporté par un boulet russe au large de Sébastopol, à l'âge de vingt-deux ans, mon père n'aura pas eu cette chance. Mon grand-père venait de s'en aller, comme il avait vécu, avec discrétion et dignité. Il allait avoir quatre-vingt-deux ans.

Je n'ai jamais manqué d'affection. J'ai grandi ici, à Brest, entre ma mère, Eugénie Le Scour, née de Kerfadec, et mes grands-parents. Au décès de ma grand-mère, le chagrin déclencha chez mon grand-père le besoin nouveau de parler de son passé. Il se mit à me livrer avec émotion, parfois avec drôlerie, de grandes parts d'intime, dont je devenais le dépositaire. C'est ainsi que s'inscrivit en moi, par petites touches, l'empreinte des trois femmes dont il avait sublimé le souvenir. Bien sûr, je connaissais la dernière héroïne de son récit, ma grand-mère. Mais qui étaient les deux autres, curieusement elles aussi prénommées Marie ? Je n'en avais qu'une vague idée, mais qu'importe. Je savais qu'elles avaient rendu sa vie plus belle.

Avant de rencontrer ma grand-mère, il avait vécu un amour passionnel avec une anglaise, disparue très jeune dans des circonstances tragiques. Mon grand-père me murmurait toujours, avec un regard attendri « Tu sais, Aurélien, Mary, c'était une princesse, un pétale écarlate, qui ne pouvait s'accommoder des flétrissures du temps » La petite Caroline, ramenée de son passage tourmenté Outre-Manche, demeura longtemps le lien vivant avec ce grand amour de jeunesse. Magicienne de mes années d'enfance et d'adolescence, elle aussi s'était envolée prématurément.

Sortant subitement de mes pensées, je me mis à regarder autour de moi. Il y avait beaucoup de monde au cimetière. Je réalisai que mon grand-père était une figure connue et respectée en ville. Ceux de sa génération n'étaient pas bien nombreux, mais paraissaient les plus affectés. Mon regard se trouva attiré par une vieille dame, dont le manteau d'hiver semblait se confondre avec la pâleur froide de ce matin de février. Appuyée sur une canne, elle fixait la sépulture avec une intensité rare. Curieusement happé par les étranges reflets violets de ses yeux, je me dis que c'était probablement la première Marie, celle dont je ne savais presque rien, qui était là, devant moi.

Dès que le prêtre eut achevé son office, je m'approchai d'elle, et lui demandai doucement : « Vous êtes Marie-Françoise ? ».

Elle me regarda, avec un sourire presque enfantin, et me répondit d'une voix claire : « Vous ressemblez beaucoup à votre grand-père. Je crois que nous nous sommes beaucoup aimés ». Elle posa sa main sur la mienne, et me dévisagea longuement. Elle semblait pourtant loin, très loin, peut-être transportée dans un face à face singulier avec la toute jeune fille qu'elle avait été. Je la pris par le bras et l'accompagnai lentement jusqu'au portail du cimetière. Un fiacre l'attendait pour la ramener chez elle.

J'ai souvent repensé à cette journée si particulière. Pourtant, ce ne fut que bien plus tard que j'eus la certitude qu'il me fallait prendre la plume, pour restituer les souvenirs que mon grand-père m'avait laissé en héritage. Je savais bien qu'il avait certainement pris quelques libertés avec la réalité pour les rendre plus beaux. Mais qu'importe. Au-delà des soubresauts du dix-neuvième siècle dont il avait été témoin, il m'incombait de rendre vie aux femmes qui avaient illuminé sa vie, à ses trois Marie.

PREMIÈRE PARTIE
Marie-Françoise
La Blanche de Lauberlac'h

CHAPITRE 1

IL ÉTAIT UN HUSSARD

L'écho des sabots du cheval martelant la pierre résonnait lourdement dans les ruelles du bourg. Entre chien et loup, c'était un de ces moments équivoques, lourd des menaces d'une nuit d'hiver. L'homme mit pied à terre et ouvrit sans ménagement la porte disloquée de la vieille auberge de Gaït Coadou, sur la place centrale de Loperhet. Le silence semblait figer davantage encore les regards effarés, convergeant vers la haute silhouette de l'étranger. Sa longue cape recouverte de poussière, sa toque de fourrure, son sabre en baudrier, en faisaient une apparition effrayante. Quand il demanda, s'adressant à la cantonade : « La maison de Catherine Le Scour, s'il vous plaît. », les regards se firent moins apeurés. Interrogatifs, de timides murmures se firent entendre. Ici, la plupart des gens ne comprenaient pas bien le français, mais tout le monde savait que le mari de la Catherine, Louis Le Scour, était parti à la guerre. Il n'était pas revenu depuis tellement longtemps que beaucoup le pensaient mort.

C'est la vieille Gaït qui répondit au hussard :

— Il vous faudra aller jusqu'au bord de l'Élorn, près de la grève du Guern. Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est la dernière maison au bout du chemin, presque au bord de la rivière. »

— Merci du renseignement, répondit sobrement le soldat.

Dès qu'il eût refermé la porte de l'auberge, les visages se détendirent, les chopines se remirent à tinter. Louis Le Scour devint l'objet de toutes les conversations.

Il ne fallut pas bien longtemps au cavalier pour traverser les quelques ruelles, bordées de maisons basses, du bourg et accéder par un chemin de terre à la grève toute proche. Les masures qui étaient là formaient un minuscule hameau. L'homme vit de la lumière à travers la petite fenêtre de la dernière maison, la plus proche de l'eau. Laissant son cheval, il frappa à la porte avec une certaine

retenue, comme s'il craignait de troubler la quiétude des lieux. La femme qui lui ouvrit ne devait pas avoir beaucoup plus de trente ans, mais dégageait une grande lassitude. Il peina à imaginer derrière son attitude résignée la pétulante Catherine, dont son ami Louis n'avait cessé de lui parler, une lueur de dévotion enfantine dans les yeux. Louis, son ami, son frère d'armes, englouti par les eaux glacées de la Bérézina, avant qu'il n'ait pu lui porter secours. Catherine le considérait avec inquiétude, les lèvres entr'ouvertes. « Je m'appelle Jean-Baptiste Moreau, sergent au troisième régiment de hussards, je... »

Avant qu'il n'ait achevé sa phrase, elle le fit entrer et lui désigna un banc, devant la table, reposant sur le sol en terre battue. En face, près du vaisselier, un enfant dormait dans un lit-clos, incrusté de coquillages. Catherine se dirigea vers la cheminée et remplit une écuelle de soupe fumante, qu'elle posa devant le soldat. Elle coupa une tranche de gros pain et lui versa un gobelet de cidre. Pour se donner une contenance, il se mit à avaler la soupe, par petites lampées, silencieusement. Nul besoin de mots. À l'expression de son visage, il savait qu'elle avait compris. Sa présence ne venait que conforter une réalité depuis longtemps intériorisée. Le temps du deuil était déjà passé. C'était une fille de la campagne, peu encline à étaler ses états d'âme devant un inconnu. Jean-Baptiste sortit de son manteau une petite plaque de fer, portant le numéro de matricule de Louis. Il la tendit à Catherine en disant : « Je lui avais promis de vous l'apporter si je lui survivais. Il aurait fait la même chose pour moi ».

Elle saisit l'objet avec un sourire de gratitude et le serra dans sa main. Le soldat aurait voulu lui parler de Louis, de leur amitié forgée sur les bivouacs, des champs de bataille. Mais qu'aurait-il pu raconter ? Des corps déchiquetés, des chevaux éventrés... Après tout, elle ne demandait rien. Catherine lui montra une paillasse à même le sol en disant :

— Vous pouvez vous installer là pour la nuit.

— Je prendrai la route au lever du jour, pour ne pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas ; je vous remercie d'être venu, répondit-elle doucement.

Le visiteur ne tarda pas à s'endormir. Catherine enfila sa chemise de nuit et rejoignit son fils, Jean-Alain, profondément endormi dans le lit-clos. Les images commencèrent à défiler dans sa tête, de façon désordonnée : Lauberlac'h, sa sœur Louise, le marché de Plougastel, Louis... Des instants de vie, de sa vie, se